

CLAUDE MCKAY

Un Jamaïcain à Marseille



▲ Claude McKay dans le quartier de l'Estaque, à Marseille, en 1929.

Il y a cent ans, l'écrivain afro-américain, originaire des Caraïbes, débarquait dans la cité phocéenne. Il y a écrit deux grands romans, elle lui consacre un colloque international

Par FRANÇOIS REYNAERT

SPECTACLE ET COLLOQUE :
MCKAY 100 ANS APRÈS, du 30 novembre au 2 décembre, au Mucem de Marseille, programme sur le site mckay100ans.com

LIVRES : BANJO
L'Olivier (11,90 euros),
ROMANCE À MARSEILLE
Heliotropismes (21 euros), et
UN SACRÉ BOUT DE CHEMIN
Heliotropismes (21 euros).

Si je vous parle du Marseille de l'entre-deux-guerres, quels personnages, quelles images vous viennent ? Une « pagnolade », César et Panisse, l'Anisette, la belote et les chansons de Vincent Scotto ? Ouvrez les merveilleux romans « Banjo » et « Romance à Marseille », écrits à l'époque par la plume enfiévrée d'un grand écrivain noir venu de l'autre côté de l'Atlantique, et vous découvrirez l'autre réalité cachée derrière ce chromo, celle d'un port colonial où la France se mélangeait avec l'Afrique, l'Amérique, les Antilles et l'Extrême-Orient, celle des docks, des petits rades et des bordels pour marins où l'on buvait et où l'on baisait dans toutes les langues et toutes les couleurs,

au son syncopé des premiers jazz-bands. Célèbre du temps de la Renaissance de Harlem, le grand mouvement d'effervescence de la culture afro-américaine des années 1920-1930, Claude McKay (1889-1948) est encore trop méconnu en France. Né en Jamaïque, formé à l'amour des livres par son frère instituteur, il arrive aux États-Unis peu avant la Première Guerre mondiale pour s'y faire un nom en littérature. Il y réussit une entrée magistrale juste après. Durant les mois chauds de 1919, une terrible vague de violences anti-Noirs déferle sur le pays, c'est l'Été rouge. McKay y répond par un court poème dont il dira qu'il est sorti de lui « comme un coup de pistolet ». « If We Must Die » (« Si nous devons mourir ») est un court manifeste de résistance, une magnifique bombe de quatorze vers. Publié dans un journal d'extrême gauche, le poème devient un drapeau et son auteur, l'idole des milieux radicaux.

Voilà ensuite notre homme à Londres, où il est journaliste de combat, puis, comme tant de jeunes gens de sa génération, à Moscou, où il vient voir de près à quoi ressemble cette révolution qui promet la fraternité des hommes et l'égalité des races. Quoique fêté par les dirigeants bolcheviques, qui voient dans ce jeune Noir une prise de choix fort utile à leur propagande, il a bientôt des doutes sur la nature profonde du régime. Il repart vers Berlin, puis débarque à Paris, celui d'Hemingway, celui des écrivains blancs de la Génération perdue qui noircissent leurs carnets à la terrasse du Dôme ou de La Coupole, mais aussi celui de Joséphine Baker et du Bal nègre de la rue Blomet. Pour gagner sa vie, McKay pose nu dans les ateliers mal chauffés des peintres de Montparnasse. A en croire ses Mémoires, l'audace est fatale à ses bronches. Louise Bryant, la femme du célèbre révolutionnaire John Reed, qui s'est fait sa marraine, lui donne de l'argent pour aller se retaper dans le Sud. Il passe un été enchanteur à La Ciotat, des mois à Nice, où il alterne les places de domestique et les

petits boulots dans les studios de cinéma. Il échoue finalement à Marseille, où il passe la plus grande partie des Années folles. Entre la Canebière et la Grande Bleue, il rédige « Home to Harlem » (« Retour à Harlem »),



▲ En 1928, l'écrivain dans le Paris d'Hemingway et de Joséphine Baker.

un roman sur le quartier noir de New York, qui devient aussitôt son unique best-seller. C'est là également qu'il écrit « Banjo » et « Romance à Marseille », qui rendent un hommage à l'énergie et à la diversité de ce port qu'il adore et qui ne l'a pas oublié.

L'écrivain et poète retrouve en effet aujourd'hui dans notre pays la place qu'il mérite grâce à quelques Marseillais opiniâtres. Voyez l'excellent Matthieu Verdeil. Documentariste, vidéaste, il a travaillé pour divers groupes musicaux et a lu les ouvrages de notre homme, il y a longtemps, sur les conseils de ses amis de Massilia Sound System. Depuis, il voue une partie de sa vie à sortir de l'oubli le grand Jamaïco-Phocéen de l'entre-deux-guerres. Il a déjà réalisé sur lui un magnifique documentaire, qui circule de festival en festival. Il en prépare un autre pour la télé. Ses amis et lui ont trouvé récemment un autre prétexte pour remettre les projecteurs sur

leur poète fétiche.

De retour de Moscou et de Berlin, McKay est arrivé dans notre pays en 1923. Ça fait un centenaire non ? Montée en puissance lors de soirées alternant musique et lectures

qui se sont échelonnées au cours de l'année (et se poursuivront en 2024), la commémoration culminera (pour cette année) du 30 novembre au 2 décembre, par trois jours de colloque international autour de l'université d'Aix-Marseille, du Mucem et du Musée d'Histoire de la ville, qui accueillera entre autres de prestigieux universitaires venus des États-Unis.

BORDELS ET CALES DE NAVIRE

A tous ceux qui n'y seront pas, on conseille de se consoler avec les livres. « Banjo » suit les déambulations d'un musicien miséreux et sa petite bande de vagabonds dans les ruelles miséreuses de Marseille, les arrière-salles des bordels, les cales des navires où l'on va chiper la nourriture, et le roman, vif et syncopé comme un ragtime, ne se veut rien d'autre que ce qu'annonce son sous-titre : « Une histoire sans intrigue ». Celle de « Romance à Marseille » vaut par son immoralité foncière, c'est sans doute ce qui explique que le livre, redécouvert récemment, n'a été édité que de façon posthume. Le héros est un pauvre bougre sorti d'Afrique. Amoureux d'une putain qui le méprise, il se laisse tenter par le grand voyage en clandestin vers l'Amérique. Coincé en fond de cale, il y perd ses jambes. Un avocat américain un peu véreux le pousse à attaquer la compagnie maritime. Il gagne son procès et peut revenir s'installer triomphalement dans le Marseille dont il est parti, en cul-de-jatte aux poches pleines. Les deux ouvrages ont en commun ce qui fait la patte de McKay, une simplicité du style, une rapidité de la narration et une liberté totale de jugement face aux comportements du petit monde qu'il nous dépeint, celui des prostituées des deux sexes, des quartiers réservés et même, à l'occasion, des amours homosexuelles.

Les amateurs d'Histoire liront avec bonheur « Un sacré bout de chemin », l'autobiographie de l'auteur. Fascinant voyage dans les Années folles de Londres à Moscou, de Paris à la Riviera, qui échoue dans la douceur de Tanger, où McKay s'est installé après Marseille, pour y chercher l'Afrique ; succession de portraits savoureux, de Bernard Shaw (son idole) à Léon Trotski (le plus sympathique des bolcheviques qu'il côtoie) ou Sinclair Lewis, grand écrivain au cœur d'or, le livre est aussi une profonde réflexion d'un homme noir sur la place de ses frères noirs dans l'époque, la culture, la société. A ce titre, il est magistral. ■